

La présente intervention émane d'un psychologue (du langage)

Référence à

De la double essence du langage

Citations extraites néanmoins des ELG (par défaut)

1. Une dualité à saisir dans une perspective moniste

Dualité fondamentale :

« Le dualisme profond qui partage le langage ne réside pas dans le dualisme du son et de l'idée, du phénomène vocal et du phénomène mental ; c'est là la façon facile et pernicieuse de le concevoir. Ce dualisme réside dans **la dualité du phénomène vocal COMME TEL, et du phénomène vocal COMME SIGNE** – du fait physique (objectif) et du fait physico-mental (subjectif), nullement du fait « physique » du son par opposition au fait « mental » de la signification. Il y a un premier domaine, **intérieur**, psychique, où existe le signe autant que la signification, l'un indissolublement lié à l'autre ; il y en a un second, **extérieur**, où n'existe plus que le « signe », mais à cet instant le signe réduit à une succession d'ondes sonores ne mérite pour nous que le nom de figure vocale. » (ELG, pp. 20-21)

Il s'agit de prendre la mesure du *double statut du phénomène vocal* : ce dernier comporte d'une part un versant physique, ou COMME TEL ; d'autre part un versant psychique, ou COMME SIGNE.

Mais dans la mesure où il s'agit du "même" phénomène (*le « phénomène vocal »*), le rapport existant entre ces deux versants ne relève point de la césure.

L'auteur récuse ici de fait le dualisme de substance, à savoir la conception qui, admettant la séparation radicale entre ordre du physique et ordre du psychique, avait conduit, en matière de faits de langage, à considérer que les deux composants du signe —en l'occurrence le son matériel et l'idée— relevaient de deux substances disjointes et étaient dès lors chacun régis par des principes ou des lois irréductibles.

« Ce qui est faux, c'est de penser qu'il y ait quelque part des formes (existant par elles-mêmes hors de leur emploi) ou quelque part des idées (existant par elles-mêmes hors de leur représentation). » (ELG, p. 31)

Ce qui est spécifique du langage un ordre à la fois *un* et non soumis à l'ensemble des contingences relevant des ordres physique ou idéal proprement dits.

2. La forme, *dédoublement* du différentiel

Sur la base de son opposition initiale entre « figure vocale » d'une part, « forme-sens » de l'autre, Saussure procède à une explicitation du statut devant être attribué au composant « forme ».

« Une forme est une figure vocale qui **est pour la conscience des sujets parlants déterminée**, c'est-à-dire à la fois **existante et délimitée**. Elle n'est rien de plus ; comme elle n'est rien de moins. Elle n'a pas nécessairement « un sens » précis ; mais elle est **ressentie comme quelque chose qui est ; qui de plus ne serait plus, ou ne serait plus la même chose, si on changeait quoi que ce soit à son exacte configuration.** » (*ibid.*, p. 37)

Dans cette première approche, la notion de forme renvoie au *traitement psychique discriminatif des figures vocales*, tel que celui-ci est *réalisé et ressenti par les sujets parlants*. Mais Saussure souligne en outre que ce premier processus de différenciation se réalise conjointement à la différenciation des idées ou du sens ; et que c'est en vertu de ce caractère double de ce premier régime de différenciation que les produits qui en résultent se trouvent potentiellement associables :

« On ne peut pas définir ce qu'est une forme à l'aide de la figure vocale qu'elle représente, – pas davantage à l'aide du sens que contient cette figure vocale. On est obligé de poser comme fait primordial le fait GENERAL, COMPLEXE et composé de DEUX FAITS NEGATIFS : de la *différence* générale **des figures vocales** jointe à la *différence* générale **des sens qui s'y peuvent attacher.** » (*ibid.*, in *ELG*, p. 29)

En une seconde approche prolongeant celle qui précède, Saussure souligne que, puisque le traitement des figures vocales a un caractère fondamentalement différentiel, cela implique que, sur le versant “produit” résultant du processus qui vient d'être évoqué, une forme n'émerge et ne se configure de fait jamais seule : les configurations résultant du processus différentiel se présentent aussi, et nécessairement, comme des entités qui ne sont telles que parce qu'elles sont différentes *entre elles*.

Pour Saussure, **ce n'est que sous l'effet de ce second régime de différenciation que les formes se trouvent relever de LA LANGUE**, qu'elles se trouvent véritablement détachées de l'ordre matériel et prennent ainsi une relative indépendance à l'égard des processus discriminatifs initiaux dont elles sont issues.

3. De la complexité des signes

Mais cette modalité d'existence est dès lors tout à fait particulière, en ce qu'elle est inéluctablement : - *négative*, c'est-à-dire non définissable *a priori* ou en référence à un fondement externe quelconque ; - *corrélative*, au sens où les formes se définissent les unes par rapport aux autres ; - *complexe*, en ce que ni les formes ni les sens n'existent en tant que tels en dehors de leur association :

« FORME = Non pas une certaine entité *positive* d'un ordre quelconque, et d'un ordre simple ; mais l'entité à la fois *négative* et *complexe* : résultant (sans aucune espèce de base matérielle) de la *différence* avec d'autres formes COMBINÉE avec la *différence* de signification d'autres formes » (*ibid.*, p. 36)

Les entités-signes ne comportent donc rien de positif, ni en tant qu'entités, ni du point de vue des éléments qui les composent ; raison pour laquelle on ne peut rien considérer isolément, ni sur le versant des formes, ni sur celui des idées. Et ce caractère purement différentiel-associatif confère aux entités-signes une modalité d'individuation et d'existence foncièrement corrélatrice :

« Nous déclarons que des expressions comme *La forme, L'idée ; La forme et L'idée ; Le signe et La signification*, sont pour nous empreintes d'une conception directement fautive de la langue.

Il n'y a pas *la forme* et une idée correspondante ; il n'y a pas davantage *la signification* et un signe correspondant. Il y a *des formes* et *des significations* possibles (nullement correspondantes) ; il y a même seulement en réalité des *différences* de formes et des *différences* de significations ; d'autre part chacun de ces ordres de *différences* (par conséquent de choses déjà négatives en elles-mêmes) n'existe comme différences que grâce à l'union avec l'autre. » (*ibid.*, pp. 42-43)

Cette modalité particulière d'individuation réside en d'autres termes dans la *co-détermination des formes et des sens dans leur union* ; ce qui implique que toute délimitation d'entités se réalise exclusivement à l'intérieur de l'ordre sémiologique. Dès lors, l'ordre des signes n'est autre que l'espace de co-établissement d'entités complexes, dont l'unité n'est que le produit irréductible de *trois rapports simultanément actifs* : les rapports différentiels des formes entre elles ; les rapports tout aussi différentiels des significations entre elles ; enfin les rapports associatifs entre formes et significations :

« Nous sommes toujours ramené aux **quatre termes irréductibles et aux trois rapports irréductibles** entre eux **ne formant qu'un seul tout pour l'esprit** : (un signe / sa signification) = (un signe / et un autre signe) et de plus = (une signification / une autre signification).[...]

Mais en réalité il n'y a dans la langue aucune détermination ni de l'idée ni de la forme ; **il n'y a d'autre détermination que celle de l'idée par la forme et celle de la forme par l'idée.**[...]

C'est là ce que nous appelons le **QUATERNION FINAL** et, en considérant les quatre termes dans leurs rapports : le triple rapport irréductible. » (*ibid.*, p. 39)

Ce « quaternion »¹ intégralement psychique, qualifié aussi d'« être quadruple » (*ibid.*, p. 42) faisant néanmoins « un seul tout pour l'esprit » (*ibid.* p. 39), constitue la formulation opérationnelle de la solution alternative qu'oppose Saussure à la dualité traditionnelle « forme *vs* sens ». Et si l'on admet que cet être constitue bien une seule entité, il s'agit alors d'une entité qui comporte, en tant que l'un de ses ingrédients constitutifs, *le mécanisme même qui l'engendre* ; ce qui en fait un être instable par nature, dont les concrétisations demeurent fragiles, voire précaires, dans la mesure où elles ne résultent que de la mobilisation d'éléments de l'entour sémiologique coexistant qui sont tout aussi fragiles.

¹ Hamilton a introduit ce terme en mathématiques au milieu du XIXe, dans le cadre d'une réinterprétation géométrique (ou sous l'angle de l'espace à trois dimensions) du statut du calcul algébrique. Le quaternion désigne un type de nombres, dits hypercomplexes, qui, comme les nombres complexes (du type $i^2 = -1$), ne servent ni au dénombrement, ni aux mesures, mais constituent plutôt des outils permettant d'étudier le « comportement » des nombres dits réels. Il s'agit de quadruplets qui décrivent un espace vectoriel sur le corps des nombres réels, et qui formalisent le caractère relationnel en vertu duquel la détermination des rapports entre ces derniers peut être infiniment différente. La définition des quaternions ne peut se faire en outre qu'au prix de l'abandon de la commutativité de la multiplication ($ab = ba$), propriété valide pour tous les autres ensembles de nombres.

4. Les signes, entités « négatives » mais non moins réelles

Saussure ne se lassera de le répéter : les signes sont des entités *purement négatives* ou *corrélatives*, mais néanmoins absolument *réelles*. Ces qualifications pourraient paraître contradictoires, mais elles ne le sont évidemment pas, pour autant que l'on distingue les deux points de vue différents une fois de plus adoptés par l'auteur.

Saussure ne soutient pas que les signes seraient disjoints de l'ordre de l'essence et de celui de l'existence, et constitueraient ce faisant des "non-réalités" ; mais il vise en fait à montrer que ces signes ont un statut fondamentalement différent, d'une part de celui des êtres de type corpusculaire², et d'autre part de toute entité qui serait pré-formée, ou formée sans le concours de la conscience, ou encore *en dehors du fonctionnement de la conscience elle-même* :

« [...] il n'EXISTE linguistiquement que ce qui est aperçu par la conscience, c'est-à-dire ce qui **est** ou **devient** *signe*. » (*ibid.*, p. 45)

La réalité des signes réside foncièrement en une forme d'*activité de la conscience*, l'activité de différenciation mobilisée dans la détermination réciproque de formes et d'idées, et sous-tendant toute existence ou formation de ceux-ci. Cette activité psychique est dès lors incessante et inépuisable, en ce que tout produit qui en résulte perpétue ou reproduit *nécessairement* le *mécanisme différentiel* lui-même (cf. § 3.3, *supra*), ce dernier se trouvant de la sorte infiniment réinvesti, et sous des formes *a priori* infiniment diverses :

« [...] or il semble que la science du langage soit placée à part : en ce que les objets qu'elle a devant elle n'ont jamais de réalité *en soi*, ou à *part* des autres objets à considérer ; n'ont absolument aucun substratum à leur existence hors de *leurs différences* ou en **DES différences de toute espèce que l'esprit trouve moyen d'attacher à LA différence fondamentale (mais que leur différence réciproque fait toute leur existence à chacun)** : mais sans que l'on sorte nulle part de cette donnée fondamentalement et à tout jamais négative de la DIFFERENCE de deux termes, et non des propriétés d'un terme. » (*ibid.*, p. 65)

5. les signes, des entités dynamiques

Saussure avait en effet souligné aussi, et sans relâche, le caractère *permanent*, *temporalisé*, mais aussi *non prédéterminé* (ou imprévisible) des changements linguistiques : si les langues se transforment en permanence au travers de réaménagements-réarrangements continuels du matériau qui les constitue, au travers de *déplacements des rapports* à l'intérieur du système, un état de langue donné n'est pas pour autant prédéterminé par l'état antérieur, et par conséquent il n'est pas prédictible sur cette base :

« Il est merveilleux de voir comment, de quelque façon que les événements diachroniques viennent troubler, l'instinct linguistique s'arrange à en tirer le meilleur parti pour une []. Cela fait penser à la fourmilière dans laquelle on plante un bâton et qui à l'instant sera réparée dans ses brèches, je veux dire que la tendance au système ou à l'ordre ne sera jamais lassée : on aura beau couper à une

² Saussure évoque à plusieurs reprises la nature « incorporelle » des signes, terme qui nous semble désigner aussi bien la nature psychique de ceux-ci que leur teneur radicalement différente de celle des corps (fussent-ils de l'ordre des microparticules), ou, si l'on préfère, de celle des « monades ».

langue ce qui faisait le meilleur de son organisation la veille, on verra le lendemain que les matériaux restants auront subi un arrangement logique **dans un sens quelconque**, et que cet arrangement est **capable de fonctionner à la place de ce qui est perdu**, quoique quelquefois **dans un tout autre plan général**. (*ibid.*, pp. 266-267)

Et bien que portant sur des phénomènes langagiers, et donc de nature psychosociale, la théorie saussurienne avait en effet devancé les physiiciens de plus d'un demi-siècle en formulant *l'idée même* du rôle constructeur du *Temps* dans la réorganisation systémique ; ce *Temps* étant envisagé d'un côté comme une dimension *interne* aux formes sémiotiques, et de l'autre comme *acteur* d'une *réalité socio-historique évolutive* :

[...] constatons tout de suite l'entière insignifiance d'un point de vue qui part de la relation d'une idée et d'un signe hors du temps, hors de la transmission, **qui seule nous enseigne (expérimentalement) ce que vaut le signe**. (*ibid.*, p. 231)

Mais les réalités extérieures comme celles qui se manifestent dans une masse sociale n'ont pas occasion de se produire quand on considère les faits de langue hors du facteur temps, dans un seul point du temps [...] La langue n'est pas libre parce que même a priori **le temps donnera occasion aux forces sociales intéressant la langue d'exercer leurs effets**, par la solidarité infinie avec les âges précédents. (*Cours III, Constantin, C*, pp. 249-252)

Idée de temporalité active et productrice que Saussure a constamment affirmée, s'érigeant contre toute idéologie de la dégénérescence (des langues), et plus largement, contre toute conception téléologique de l'évolution (linguistique) :

L'histoire est une évolution. Nous prenons ici évolution dans le sens de marche dans le temps **sans nous préoccuper <de savoir> si c'est un développement, <une marche> en avant ou en arrière**. (*Cours I, Riedlinger, B*, p. 28)³

6. Linguistique et psychologie

On relèvera d'abord que l'auteur ne s'est guère explicitement prononcé sur la nature des rapports entre linguistique et sociologie. Ce quasi silence pourrait paraître curieux, dans la mesure notamment où son ami et correspondant régulier Meillet s'était, lui, directement impliqué dans le développement de cette discipline⁴, mais il semble tenir néanmoins à de sérieuses raisons.

D'une part, Saussure a manifestement tenu à garder ses distances avec cette discipline, et singulièrement avec l'orientation que lui donnait Durkheim, parce que cette orientation tendait à subordonner les faits langagiers aux faits sociaux, alors que son propos était, lui, de démontrer la spécificité des faits sémiologiques et leur indépendance relative à l'égard des déterminismes sociaux.

³ En rejetant la hiérarchisation des étapes de développement des langues promue par le biologisme linguistique, Saussure avait affirmé dès les *Conférences* de 1891 le caractère *fonctionnellement non hiérarchique* des états de langue : « [...] car il n'y a aucun instant où la langue soit moins déterminée ni plus déterminée qu'à un autre ; [...] il n'y a que des états de langue qui sont perpétuellement la transition entre l'état de la veille et celui du lendemain » (*Troisième conférence*, in *ELG*, p. 165).

⁴ Meillet collaborait notamment à *l'Année sociologique*, revue que dirigeait Durkheim et dans laquelle il était responsable de la rubrique *Langage*.

D'autre part, pour les mêmes raisons qu'il soutenait que le signe constitue une entité à la fois psychique et sociale, il soutenait que les faits sociaux (en tout cas ceux qui étaient pertinents pour la démarche linguistique) étaient eux-mêmes *de nature fondamentalement psychique*. Ce qui l'a conduit parfois à substituer au terme de sociologie celui de « psychologie sociale », et à centrer de fait l'essentiel de ses réflexions sur les rapports entre linguistique et psychologie.

Dans l'*Introduction* du *Cours III*, les rapports entre linguistique et psychologie sont posés en des termes pour le moins sibyllins :

« C'est une des tâches de la linguistique de se définir, de reconnaître ce qui est dans son domaine. Dans les cas où elle **dépendra** de la psychologie, elle en **dépendra indirectement**, elle en **restera indépendante**. » (*Constantin, Cours III*, p. 85)

La linguistique à la fois dépend de la psychologie, en dépend indirectement, et en demeure indépendante. Une telle position requiert manifestement une clarification, qui peut être obtenue en examinant la teneur de diverses *notes intermédiaires*.

Dans la mesure où, Saussure l'a inlassablement répété, les faits de langue ne sont rien d'autres que des faits psychiques, relevant de la conscience des sujets parlants, on devrait considérer qu'ils relèvent de plein droit de la psychologie ; plus encore, dans la mesure où ces faits sont pour l'auteur *constitutifs* des capacités psychologiques humaines, ils devraient constituer le cœur même de l'objet de cette discipline :

« Pour aborder sainement la linguistique, il faut l'aborder du **dehors**, mais non sans quelque expérience des phénomènes prestigieux du **dedans**. Un linguiste qui n'est que linguiste est dans l'impossibilité à ce que je crois de trouver la voie permettant seulement de classer les faits. Peu à peu la psychologie prendra pratiquement la charge de notre science, parce qu'elle s'apercevra que **la langue est non pas une de ses branches, mais l'ABC de sa propre activité**. » (*ELG*, p. 109)

Cependant, Saussure est forcé de constater que les psychologues, de son époque ou antérieurs, n'ont nullement pris la mesure de ce caractère central, pour leur propre discipline, des faits sémiologiques : soit ils les ignorent tout simplement, soit, conformément aux principes de la *doxa* grammaticale, ils considèrent que les signes ne constituent que des étiquettes conventionnellement apposées à des entités cognitives élaborées indépendamment d'eux, et donc indépendamment de l'activité sociale dont les signes sont la manifestation et le résultat :

« Or la psychologie possède-t-elle une sémiologie ? La question est inutile, vu que si elle en possédait une, les phénomènes de la langue que la psychologie ignore seraient tellement prépondérants, à eux seuls, comme base du fait sémiotique, que tout ce qui aurait pu être dit hors d'eux par le psychologue ne représente forcément rien ou à peu près rien. » (*Status et motus*, in *ELG*, p. 227)

« Aucun psychologue moderne ou ancien, en faisant allusion à la langue, ou en la considérant même comme un véhicule de la pensée, n'a eu un seul instant une idée quelconque de ses lois. Tous sans exception se figurent la langue comme une forme *fixe*, et tous aussi sans exception comme une forme *conventionnelle*. Ils se meuvent très naturellement dans ce que j'appelle la tranche horizontale de la langue, mais sans la moindre idée du phénomène socio-historique qui entraîne le tourbillon des signes dans la colonne verticale et défend alors d'en faire ni un phénomène *fixe* ni un langage *conventionnel*, puisqu'il est le résultat incessant de l'action sociale, imposée hors de tout choix. » (*ELG*, p. 102)

Sur la base de ce constat, Saussure renvoie en quelque sorte le problème à la psychologie elle-même, en un raisonnement que nous nous permettrons de reformuler

comme suit : - si cette dernière discipline consentait à prendre au sérieux les phénomènes sémiotiques, elle se situerait dans un rapport d'étroite interdépendance avec la linguistique, en ce que ces deux disciplines auraient dans le *signe* (et ses effets psychiques) un objet véritablement *commun* ; - mais la psychologie n'ayant pas pris cette voie, c'est à elle de déterminer quelle place elle pourrait (dans ses développements ultérieurs) accorder aux faits sémiotiques ; - entre temps et à défaut, la linguistique a à effectuer son propre travail, et notamment à clarifier le statut de son objet propre eu égard à l'objet général de la sémiologie :

« Ainsi, quel que soit au juste le cercle à tracer autour de la langue, il est évident que nous avons devant nous une action sociale de l'homme assez particulière pour constituer une discipline. Et tous ces faits feront l'objet d'une discipline, d'une branche des sciences relevant de la psychologie et de la sociologie. **C'est au psychologue à en déterminer la place exacte [...] c'est à nous de déterminer ce qui, dans les différents systèmes sémiologiques, fait de la langue un système à part.** »
(*Introduction au Cours II*, p. 18)

Tout en renvoyant de la sorte de psychologie à sa propre responsabilité en ce domaine, Saussure ajoute quand même que cette discipline aurait à élucider la question du statut que pourraient prendre les entités mentales ou cognitives, indépendamment de leur configuration par les signes ; et ce en un passage qui, en dépit de la neutralité du ton, laisse transparaître sa position propre, qui est que, dans l'appareil psychique proprement humain, les catégories ou les concepts sont fondés par les signes, même s'ils peuvent éventuellement « s'affranchir » ultérieurement de ce déterminisme sémiotique :

« Domaine *non linguistique* de la pensée pure, ou sans signe vocal, et hors signe vocal. C'est dans ce domaine, de quelque science qu'il relève, que doit être reléguée toute espèce de catégorie absolue de l'idée, si on la donne vraiment comme absolue, si on prétend poser par exemple la catégorie SOLEIL, ou la catégorie FUTUR ou celle de SUBSTANTIF **pour autant qu'on les donne comme vraiment absolues et indépendantes des signes vocaux d'une langue**, ou des infinies variétés des signes quelconques. Ce n'est pas au linguiste d'examiner depuis où peut réellement commencer **cet affranchissement du signe vocal**, si certaines catégories préexistent et si d'autres postexistent au signe vocal ; si par conséquent certaines sont absolues pour l'esprit et d'autres relatives et contingentes ; si certaines peuvent continuer d'exister en dehors du signe pendant que les autres ont un signe, etc. » (*L'essence double*, in *ELG*, p. 44)

7. Du rôle décisif des signes dans la constitution de la pensée

« Ce qui est clair, comme on l'a répété mille fois, c'est que l'homme sans le langage serait peut-être *l'homme*, mais qu'il ne serait pas un être se rapprochant même approximativement de l'homme que nous connaissons et que nous sommes, parce que le langage a été le plus formidable engin d'action collective d'une part, et d'éducation individuelle de l'autre, l'instrument sans lequel en fait l'individu ou l'espèce n'auraient jamais pu même aspirer à développer dans aucun sens ses facultés natives. » (*1^{ère} Conférence*, in *ELG*, p. 145)

La démonstration qui suit procède donc de notre lecture interprétative de l'œuvre, et plus particulièrement de l'articulation logique qui nous paraît pouvoir être construite entre les résultats de trois types d'analyses formulées en des endroits différents du corpus saussurien : d'abord le questionnement sur le statut des formes constitutives des signifiés ; ensuite la démonstration de la vacuité formelle des signes ; enfin l'analyse

selon laquelle ces signes ont néanmoins une positivité, qui découle inéluctablement de leur socialité.

Dans le *Cours III* notamment, à une prise de position assez nette : abstraction faite de leur association à une image acoustique, les entités psychiques référentielles sont *amorphes*, c'est-à-dire ne constituent pas de véritables unités délimitées, et dès lors ne peuvent s'organiser en de véritables opérations de pensée : elles ne constituent qu'une masse inorganisée, qu'une « nébuleuse informe » :

« Psychologiquement, que sont nos idées, abstraction faite de la langue ? Elles n'existent probablement pas, ou sous une forme qu'on peut appeler amorphe. Nous [n']aurions <d'après philosophes et linguistes> probablement <pas> le moyen de distinguer <clairement> deux idées sans le secours de la langue (langue intérieure naturellement). Par conséquent, prise en elle-même, la masse purement conceptuelle de nos idées, la masse dégagée de la langue représente une espèce de nébuleuse informe où l'on ne saurait rien distinguer dès l'origine. Aussi donc réciproquement pour la langue, les différentes idées ne représentent rien de préexistant. Il n'y a pas : a) des idées qui seraient toutes établies et toutes distinctes les unes en face des autres, b) des signes pour ces idées. Mais il n'y a rien du tout de distinct dans la pensée avant le signe linguistique. Ceci est le principal. » (*Constantin, Cours III*, p. 285)

~~Il résulte de ce qui précède que~~ c'est donc le signe, en se constituant, qui construit, dans le psychisme humain jusque là amorphe, de véritables unités rendant possible le déploiement d'opérations de pensée ;

Le signe en soi n'est en soi qu'une « bulle de savon » ; mais alors, comment une bulle de savon pourrait-elle être fondatrice des unités de la pensée ?

Cette dernière question semble avoir suscité chez Saussure une véritable angoisse métaphysique, et ce bien qu'il en ait par ailleurs fourni lui-même des éléments de réponse parfaitement convaincants. S'il n'est en soi qu'une coquille formelle, le signe se trouve cependant porteur d'une *valeur* signifiante ; il a donc quand même une positivité, qui ne tient pas à ses ingrédients propres comme nous l'avons vu, mais qui procède de l'usage, des échanges communicatifs : c'est sous l'effet des accords implicites que requièrent ces échanges que la coquille formelle se trouve de fait instanciée d'une signification.

« Un mot n'existe véritablement, et à quelque point de vue qu'on se place, que par la sanction qu'il reçoit de moment en moment de ceux qui l'emploient. » (*L'essence double*, p. 83)

« — L'échange, comme seule expression véritable de tout mouvement dans la langue. [...] Dans l'échange l'unité est établie par la valeur idéale, au nom de laquelle on déclare adéquats entre eux des objets matériels qui peuvent d'ailleurs être absolument dissemblables et de plus constamment renouvelés chacun dans leur substance. » (*ibid.*, p. 60)

« [...] si ce milieu de la collectivité change toute chose pour le système de signes, ce milieu est aussi dès l'origine le véritable endroit de développement où tend dès sa naissance un système de signes : un système de signes proprement fait pour la collectivité comme le vaisseau pour la mer. **Il n'est fait que pour s'entendre entre plusieurs ou beaucoup et non pour s'entendre à soi seul.** C'est pourquoi à aucun moment, contrairement à l'apparence, **le phénomène sémiologique quel qu'il soit ne laisse hors de lui-même**

l'élément de la collectivité sociale : la collectivité sociale et ses lois est un de ses éléments *internes* et non *externes*, tel est notre point de vue. » (ELG, pp. 289-290)

« [...] le phénomène socio-historique [...] entraîne le tourbillon des signes dans la colonne verticale et défend alors d'en faire ni un phénomène *fixe* ni un langage *conventionnel*, puisqu'il est le résultat incessant de l'action sociale, imposé hors de tout choix. » (CLG, p. 102).

Démonstration propre

Les signes n'ont aucun fondement substantiel ; ils ne procèdent que de la mise en rapport sociale-contingente d'images sonores et d'images référentielles. De ce fait, leur intériorisation aboutit à la constitution d'entités psychiques internes qui, contrairement aux images mentales du psychisme animal, ne sont plus dépendantes des conditions de renforcement du milieu objectif ; et cette *autonomie* leur confère une première caractéristique, de *permanence* et de *stabilité* (les représentations humaines persistent même lorsque s'éteignent les renforcements mondains correspondants).

Ensuite, dès lors que la face signifiante du signe est constituée d'une image acoustique finie ou délimitée, le signifié qui y correspond se présente lui-même comme une *entité mentale circonscrite* ; le signifié est, comme le soulignait De Mauro (1975, p. 438, note 128), un « analyseur » ou un « organisateur » qui fédère en une *unité stable* un ensemble d'images référentielles à caractère jusque-là idiosyncrasique. Et l'existence de telles unités constitue la condition *sine qua non* du déploiement des *opérations de pensée* (les processus cognitifs de classement, de sériation, de conservation, etc., requièrent l'existence de termes stables auxquels s'appliquer), qui constituent la deuxième propriété du psychisme humain.

Enfin, de par les conditions mêmes de leur élaboration, les signes sont des entités *dédoublées* : ils sont constitués d'« enveloppes sociales » (selon la formule de Sapir, 1921/1953, p. 20) qui renvoient à des ensembles d'images individuelles en même temps qu'elles les rassemblent, enveloppes dont la face sonore est par ailleurs perceptible et traitable ; et c'est cette accessibilité d'entités à pouvoir dédoublant qui rend possible le retour de la pensée sur elle-même, ou encore la capacité de *conscience*, comme troisième propriété du psychisme humain.

8. Les apports de Saussure à l'interactionnisme social

A cela s'ajoute encore que dès lors que le formatage des signes ne procède que des accords sociaux implicitement établis dans le cours de l'activité langagière, les unités de pensée issues de l'intériorisation des signes présentent nécessairement aussi un caractère fondamentalement social : *toute unité de la cognition proprement humaine est donc toujours "dès le départ" sémiotique et sociale*, comme le soutenaient Vygotski et Voloshinov.

Les processus mobilisés dans la confection des signes (l'assimilation, l'accommodation, la différenciation et l'association) sont des processus psychiques *élémentaires*, dont le behaviorisme et le constructivisme ont largement démontré qu'ils étaient communs à l'humain et au vivant, au moins au vivant du règne animal, et c'est en cela que la démonstration saussurienne nous paraît véritablement capitale. Les processus de construction des signes se situent donc dans le prolongement direct des processus communs au vivant : c'est l'aspect de *continuité* évoqué en début

d'intervention. Mais une fois constitués, ces signes transforment radicalement le psychisme hérité et le font passer, comme le disait Vygotski, du régime bio-comportemental au régime socio-historique : c'est l'aspect de *rupture* également évoqué.

Le signe est donc *le lieu même de la continuité-rupture*, et l'élément déterminant de la rupture humaine tient au fait que les processus hérités s'appliquent non plus seulement à des objets physiques comme dans le monde animal, mais à des *objets sociaux*, à ces « petits bruits émis par la bouche », selon l'expression de Bloomfield (1933/1970), qui sont conventionnellement associés à des dimensions de l'activité humaine. En d'autres termes, les signes ont cette propriété radicalement nouvelle dans l'évolution de constituer des *crystallisations psychiques d'unités d'échange social* et c'est cette socialisation du psychisme qui est fondatrice de l'humain.